

# Le privé est politique: rôle manifestaire des graffiti au féminin

Jeanne Demers et Line McMurray  
Université de Montréal

*First graffitist: If you studied the walls in  
the restroom, you'd get a great education.*

*Second graffitist: In what?*  
*Third graffitist: Humanity<sup>1</sup>.*

Les murs ont toujours eu la parole et Mai '68<sup>2</sup> n'a fait que mettre en évidence un phénomène presque aussi ancien que l'humanité. Parole à portée différente bien entendu selon les époques et surtout selon les lieux de son inscription: murs-parois des cavernes, murs de prisons, murs des espaces urbains, murs intérieurs etc. D'abord iconographique et sans doute rituelle, cette parole s'est diversifiée dans le temps pour se donner de plus en plus un rôle contestataire. Du tendre coeur gravé avec ses initiales entrelacées au slogan politique de Pompéi ou d'ailleurs en passant par les obscénités des divers lieux secrets, le graffiti cherche à révéler une réalité que les tabous sociaux inhibent ou que le groupe dominant choisit d'ignorer. Il la manifeste, la joue contre le système dans la transgression des normes en l'écrivant où il ne faut pas, forçant

ainsi sa lecture par une violence d'apparence anodine.

Cette ancienneté du graffiti contraste avec la relative nouveauté des études à son sujet. Mise à part une publication pointant l'intérêt de graffiti sur verre - verres à boire et vitraux - recueillis à Londres (Hurlo Thrumbo 1731<sup>3</sup>), il n'est guère possible en effet de remonter au delà du début du XXe siècle avec A.W. Read (1935)<sup>4</sup> et H.H. Tanzer (1939)<sup>5</sup>. Encore n'est-il alors question que d'un relevé de mots crus ou de graffiti historiques donc non compromettants. Quant au *corpus* présenté par Thrumbo, il serait composé, si l'on en croit A.W. Read, de pensées sur des sujets à la mode: le jeu, l'amour, la politique, la sobriété, etc. Dès que l'étude quitte l'archéologie et risque des interprétations du graffiti que celles-ci soient d'ordre anthropologique, psychologique, psychanalytique ou sociologique, il y a risque que la censure s'exerce et d'autant plus s'il est obscène et contemporain. Plusieurs auteurs le signalent qui ont rencontré des difficultés de publication, A. Dundes<sup>6</sup> et H.D. Lomas<sup>7</sup> entre autres.

Il semble que les milieux scientifiques se soient montrés particulièrement fermés. Serait-ce parce que le graffiti trouve souvent son expression dans des espaces interdits de parole?

Plus grande encore sera la censure lorsque le graffiti est identifiable à l'univers féminin: elle devient volontiers auto-censure chez les chercheurs eux-mêmes. Plus subtile surtout; la responsabilité reconnue à la femme de maintenir la propreté du langage, donc les valeurs sociales en place, fait que l'on a du mal à admettre qu'elle puisse elle aussi se mettre en travers du système et trouver une certaine satisfaction à exprimer l'inavouable, l'innommable. Les commentaires sur les graffiti relevés dans les toilettes pour dames le prouvent. Ils se résument à la constatation que ces graffiti sont rares, manquent d'imagination et que de toute manière ce manque d'imagination correspond à une absence existentielle d'humour et de créativité<sup>8</sup>. Même quand les graffiti sont clairement féministes, on nie la femme en tant que sujet contestataire et on la récupère comme objet d'obscénité par l'association implicite du discours graffitaire féminin avec le discours masculin. L'hypothèse de la présente communication qui porte sur la *latrinalia*<sup>9</sup> au féminin, s'appuie plutôt sur leur différence. Contrairement au graffiti masculin surtout obscène *in latrina*<sup>10</sup> et souvent considéré comme un retour à la pulsion anale, "l'autre discours," celui des femmes, jouerait un rôle essentiellement manifestaire. L'étude d'un corpus réuni à l'Université de Montréal devrait rendre possible la mise au point d'une méthode d'analyse - textuelle pour une fois - susceptible éventuellement de le démontrer.

### Le corps du déli(c)t

Le corpus dont nous disposons a été établi sur trois mois du début février au début Mai 1982 et pour l'essentiel, dans un seul et même ensemble d'édifices de l'Université, soit le Pavillon Lionel Groulx et son voisin le 3150 Jean Brillant, qui regroupe les activités de la plupart des sciences

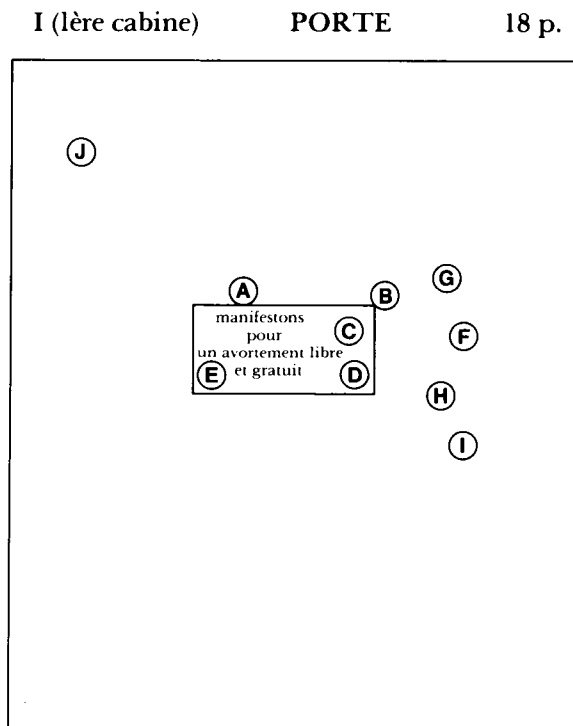
humaines. Il inclut les quelques graffiti recueillis lors d'une seule visite à l'École polytechnique et au Pavillon Marguerite d'Youville (nursing et musique). Un examen systématique des autres principaux bâtiments du campus s'est soldé par un échec: peu pour ne pas dire aucun graffiti en architecture, en médecine, aux Hautes Etudes Commerciales, au Pavillon Marie Victorin (biologie et Sciences de l'éducation), au Centre communautaire et au Cepsum. Sauf quelques rares exceptions, tous les graffiti relevés l'ont été sur les étages où sont concentrés les services: bibliothèque, cafétéria, casse-croûte, locaux étudiants, magasin scolaire, etc. Nous reviendrons plus tard dans notre recherche sur ces faits révélateurs.

Voici comment nous avons procédé à la cueillette. Précisons d'abord qu'au début de celle-ci il n'y avait aucun graffiti. Tous ceux que nous avons vus avant les fêtes avaient été effacés par le personnel d'entretien. Le même phénomène s'est produit tout au long de notre recherche et s'est accéléré avec le printemps malgré notre demande expresse et répétée aux responsables de retarder le ménage de quelques semaines. Compte tenu que les graffiti lavés étaient parmi les plus provocateurs, nous n'écartons pas la possibilité qu'un geste individuel de censure ait été posé par certain(e)s employé(e)s. Les cabines de chacune des toilettes des étages signalés de l'ensemble Lionel Groulx-3150 Jean Brillant ont été visitées au moins une fois par semaine et un contrôle régulier des toilettes des autres étages a été fait. Chaque espace porteur d'inscriptions<sup>12</sup> a donné lieu à un tableau quadrillé où, à l'aide d'une lettre, ont été localisés les graffiti. Ces lettres correspondent à leur ordre d'apparition, en autant qu'il nous a été donné d'en juger. Une fiche reproduit chaque graffiti, avec renvoi au tableau et description de ses caractéristiques: couleur de l'encre, dimension des lettres, marques de toutes sortes (traits, flèches, cercles, dessins...)etc.

Cent quatre vingt quatorze graffiti répartis sur cinquante six murs ont été ainsi recueillis. Ce nombre relativement petit serait insuffisant si

notre approche était sociologique; il nous paraît constituer cependant un corpus tout à fait acceptable à une approche textuelle. Pour l'analyse, nous avons retenu quatre murs particulièrement significatifs, par leur richesse d'abord - un nombre important de graffiti - leur dynamique interne, le fait surtout qu'ils aient développé une polémique autour d'un ou de quelques thèmes formant noyau. Deux murs proviennent de l'ensemble Pavillon Lionel Groulx-3150 Jean Brillant et deux du Pavillon Marguerite d'Youville. Le choix s'est trouvé facilité par le fait que chaque mur ait, par un effet d'entraînement, tendance à se spécialiser à partir du graffiti initial - une mini - affiche autocollante à l'occasion - ou encore à se réorienter à la suite d'une inscription-choc: nous avons pu le vérifier, en

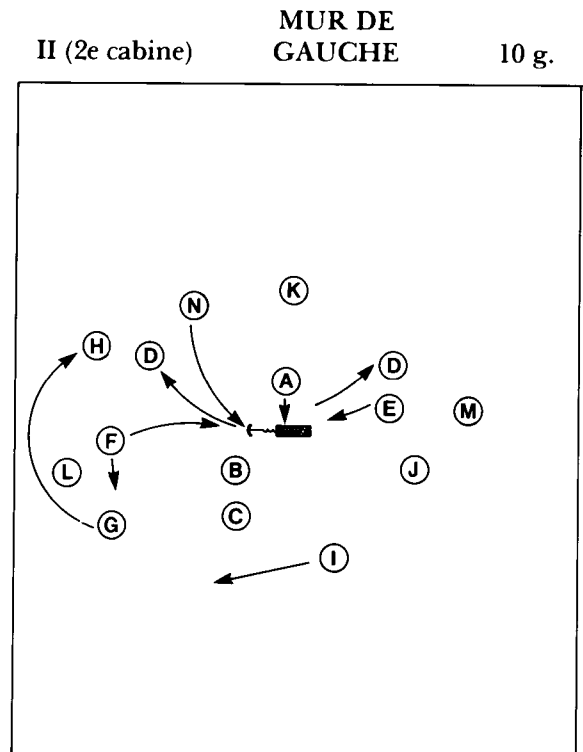
**FIGURE 1**  
le mur féministe  
Toilette no 3064; Pavillon Marguerite  
d'Youville



intervenant deux fois sur le même mur<sup>13</sup>. Aussi nous a-t-il été possible, en partant du graffiti initial, d'identifier chacun des murs choisis comme étant plutôt: féministe (mur 18p, figure 1), imaginatif (mur 10g, figure 2), obscène (mur 7p, figure 3) et politique (mur 16p, figure 4).

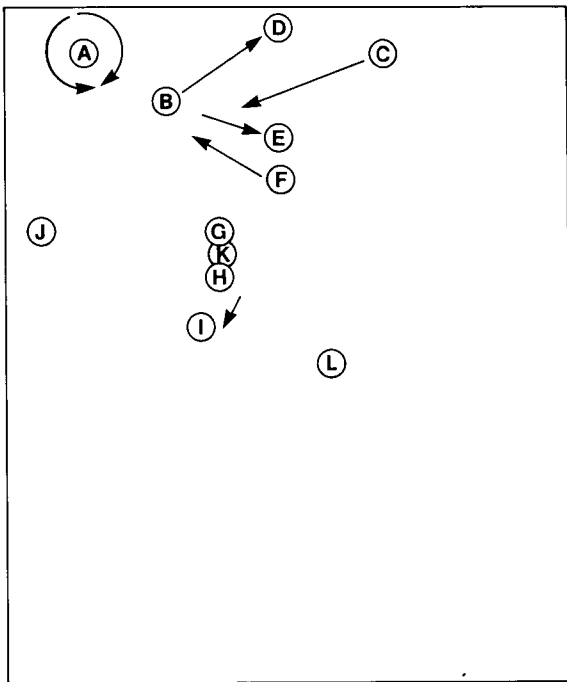
Cette nomenclature qui se veut utile n'a évidemment aucune prétention typologique. Si le mur nous intéresse en tant que macrotexte, c'est qu'il constitue un ensemble d'unités-graffito ou micro-textes en interrelation, qu'il est surtout le prétexte et le hors-texte du micro-texte; prétexte en ce sens qu'il constitue un pressant appel au graffiti et hors-texte par la polysignification qu'il se trouve à lui assurer.

**FIGURE 2**  
le mur imaginatif  
Toilettes du 1er étage à côté de la cafétéria rouge;  
Pavillon Jean Brillant



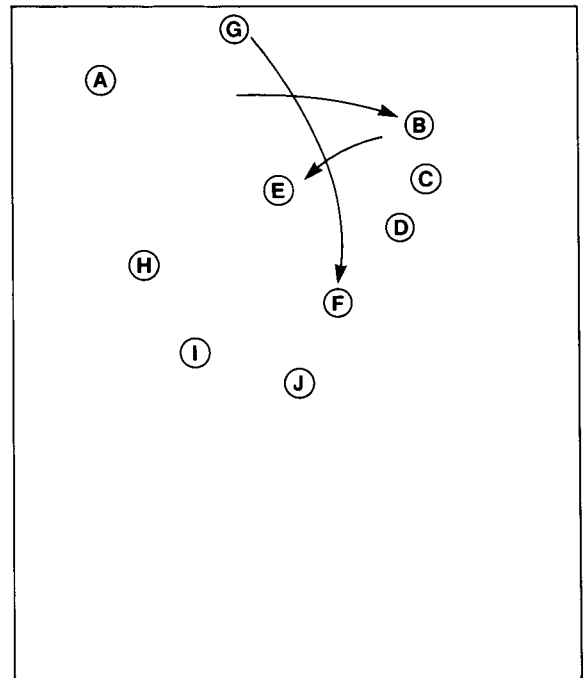
**FIGURE 3**  
le mur obscène  
Toilettes du 2e étage à côté de la papeterie  
Pavillon Jean Brillant

V (5e cabine)      PORTE      7 p.



**FIGURE 4**  
le mur politique  
Toilettes no 1066; Pavillon Marguerite  
d'Youville

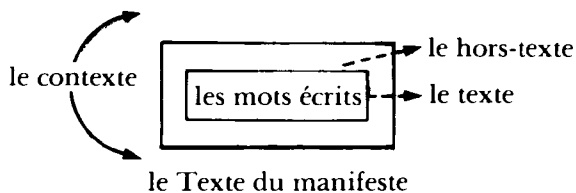
III (3e cabine)      PORTE      16 p.



Aussi l'étude du graffiti en tant que micro-texte s'impose-t-elle en premier. Nous l'aborderons comme acte de parole (Speech Act) au sens philosophique de la pragmatique américaine, ce qui nous permettra d'examiner sa performance manifestaire. Acte de parole en effet que le graffiti et acte de parole apparemment réussi, car écrire sur les murs de l'Institution c'est choquer la bienséance publique, c'est poser un geste scandaleux d'affirmation de soi, c'est dire haut et fort ce qui tient à coeur, c'est enfin, par une sorte de "manifeste agi" imposer son avis à des lecteur(ice)s capti(f/ve)s.

### Du micro au macro-texte

Mais tous les manifestes écrits ne sont-ils pas "agis" par définition? Ne comportent-ils pas tous, quelle que soit la forme qu'ils prennent -affiche, tract, publications de toutes sortes - et la façon dont ils sont diffusés, une part importante d'action au sens strict du terme? Aussi leur existence dépend elle en grande partie de leur contexte immédiat d'énonciation: moment et lieu de leur proclamation, forme qu'emprunte celle-ci, etc. Contexte indispensable d'ailleurs à leur signification, sans lequel leur statut textuel se trouverait réduit et, à la limite, pourrait constituer un non-sens. Contexte qu'il conviendrait d'appeler "hors-texte" afin de bien le distinguer du contexte sociologique et de situer avec le texte, soit les mots écrits, dans l'ensemble plus large qui constitue le Texte du manifeste. La figure ci-dessous illustre bien cette place relative du texte comme du hors-texte et surtout le fait que le Texte les comprend de manière existentielle<sup>14</sup>.



L'unité-graffito est un excellent exemple de l'importance du hors texte pour certains types de

textes. Il est évident que des phrases comme "Merci pour le conseil" (mur 10p, I) ou "T'es dingue, ou quoi?" (mur 7p, J) ne peuvent se passer de leur situation d'élocution. Quant à ces quelques lignes,

Quoi dire des peuples opprimés - le peuple polonais connaît la guerre, l'oppression, la famine depuis 1939 et même avant, alors la guerre, la liberté et la paix sont des concepts vivants! (mur 16g, A),

lisons-les ailleurs que sur un mur et nous nous trouverons devant une simple assertion. La même inscription *in latrina* devient performative et prend automatiquement une valeur manifestaire. Le graffiti représente en effet la trace d'une prise de parole traduite dans un geste d'écriture non autorisé. Ce geste est un acte performatif dans la mesure où le discours de la graffiteuse agit sur l'autre: la graffiteuse, le macro-texte en voie d'élaboration et l'Institution.

La performativité de l'unité-graffito ne résulte pas de son seul hors-texte comme le démontre l'exemple suivant qui inaugure le mur imaginaire et dont les quatorze graffiti-réactions prouvent l'efficacité:

Laissez aller votre imagination! A quoi ceci vous fait-il penser?




(mur 10g, A)

Pour entraîner des réponses aussi nombreuses et surtout aussi variées que "un tube dentifrice ou encore une serpe de druide" (B), "un bordeaux rouge avec un ouvre-bouteille" (C), "un instrument médical pour les réflexes" (D), "un pénis à l'envers" (F), "une saucisse" (N), "une saucisse 'cocktail' au bout d'une fourchette à gros manche" (K), le "chapeau de Daniel Boon" (O), il fallait que le texte porte en soi une très grande force de provocation. Voyons de quoi est fait ce texte. Le hors-texte d'abord: ici un mur nu.

Aucun autre stimulus donc que la volonté chez la graffiteure de déranger les lectrices, de les transformer de graffitaires en graffiteuses. Aussi cette volonté doit elle se retrouver dans le texte lui-même et au-delà du geste de transgression absolue que constitue le fait d'écrire un premier graffito. Dans l'exemple cité, deux courtes phrases superposées, d'égale longueur à une syllabe près, une exclamative et une interrogative. La première se lit d'un seul regard et comporte un jussif qui ne peut que secouer l'indifférence de la lectrice. Quant à la seconde, elle s'appréhende en trois moments: A quoi ceci/ dessin/ vous fait-il penser? La déictique doublée d'une flèche force une relecture tant de la question que de l'ordre contenu dans la première phrase, mettant ainsi en place un mécanisme de stimulation très puissant. A noter la configuration de ce mur 10g: un seul grand noyau autour du graffito initial, mis à part un mini noyau concernant l'une des interprétations.

L'exemple que nous venons brièvement d'analyser n'était guère explosif. Tout au plus jouait-il sur le besoin latent de la graffiteure de s'exprimer d'une part et d'autre part de la faire avec brio. Lorsque le sujet est chaud comme c'est le cas pour le mur "féministe," où un auto-collant tenant lieu de graffito plaide pour l'avortement libre et gratuit (mur 18), la performativité du texte lui doit beaucoup. Pas étonnant alors que le graffito se soit attiré des répliques aussi extrêmes que "Assassins" (18p, B) et en surimpression-agression, des commentaires comme "Va te faire foutre" (C), "Non! Je ne veux pas d'enfants. Je les rendrais[sic] malheureux" (D) ou "C'est de mes affaires" (E). Une paire de graffiti sur l'un des murs non retenus est probante sur ce plan.

à  Canada = Power

 Québec c'est de la merde

Mort au P.Q.

A bas le P.Q. (mur 3g, F)

on a répondu tic au tac:

Québec = Flower

Canada = Merde

Mort au fédéral

A bas Trudeau (mur 3g, G)

Tout se passe comme si la performativité du graffito initial ou d'un graffito assez fort pour réorienter le mur - c'est le cas de l'exemple ci-dessus - appelait une performativité de réplique égale; performativité qui s'appuie ici sur une forme identique mais dont l'objet est déplacé pour inverser l'invective. Cette technique du jeu de langage est fréquente de graffito à graffito, qu'elle fasse appel au rythme, à l'homophonie-*assonance* ou rime - ou à d'autres procédés, l'intertextualité par exemple comme dans "Paix aux femmes de tête" (mur 7p, L), parodie évidente du "Paix aux hommes de bonne volonté" ou "Pénis: assez fort pour lui/mais conçu pour elle" (mur 10g, D) qui rappelle une publicité de désodorisant très connue. La technique du jeu de langage contribue à la force du graffito-réponse en créant une distance ludique susceptible d'attirer l'attention des autres lectrices.

La qualité de la distance prise par la graffiteure-graffiteuse, par rapport au graffito qui précède, varie beaucoup. Elle est ironique dans cette hypothèse concernant l'objet-mystère du mur 10g: "un poisson d'avril peut-être" (J), ou encore didactique:

Tu n'as pas dû en voir souvent pour dire ceci (car même à l'envers ou à l'endroit le petit dessin n'a rien d'un pénis) Conseil: consulte des livres d'anatomie! (G)

A l'occasion elle devient condescendante, voire même paternaliste<sup>16</sup>.

Pauvre petite tu ne sais pas que la liberté sexuelle c'est de se mettre! (mais pas avec n'importe qui) (mur 16p, I)

C'est la dimension critique de cette distance - souvent marquée d'ailleurs sur l'espace - qui paraît la plus intéressante. De commentaires comme "Quelle imagination/quel esprit" (mur 10g, E), ou

Vos propos sont des clichés. Vos arguments n'ont d'intérêt qu'en ce qu'ils sont le reflet de vos tabou [sic]...etc. (mur 18p, J)

en passant par l'étonnement d'un "Y a pas de graffiti ici?" (mur 9p), elle se fait méta-discours dans les inscriptions suivantes:

la parole peut devenir libératrice dans une toilette (mur 3d, I)

les graffitis [sic] sont la littérature populaire (mur 16d, D)

ou bien dans ces deux questions, l'une entourée d'un coeur

Pourquoi écrire le même genre de graphitti [sic] que les gars?

(mur 22d, B)

et l'autre qui imagine (désire?) des lecteurs masculins:

Monsieur le concierge [vous?] payez-vous de bons moments de lecture? (mur 10d, I)

### Le graffiti féminin: d'abord manifestaire

Le fait qu'un certain nombre de graffiti de notre corpus constituent plus ou moins du méta-discours est significatif. Il nous paraît en effet confirmer notre hypothèse que le graffiti féminin joue d'abord un rôle manifestaire. Qu'il le fasse lorsque politique ou encore féministe, on l'imagine aisément. Mais qu'en est-il du graffiti

obscène? Examinons le mur choisi à cause de l'obscénité relative de l'inscription initiale:

Hé vous...[illisible]!  
en plus de notre éjaculation de flux menstruel, caca, sang, éructation, lait mammaire salive con plutôt crachat?

(mur 7p, A)

Ce graffiti aurait normalement dû entraîner comme pour le mur "imaginatif" et le mur "féministe" une série de graffiti du même type. Or il n'en est rien et son isolement spatial le prouve. Le second graffiti-

### Pétition

La seule façon de dominer les hommes est de leur pisser dans la bouche.

Anne B. Sc.SO. (mur 7p, B)

marque déjà une rupture qui se précisera tout au long du macrotexte, récupérant l'obscénité dans une polémique sur le rapport dominant/dominé des deux sexes. Aussi le mur se trouve-t-il rapidement réorienté en macro-texte féministe, ce que confirment d'ailleurs plusieurs flèches. Même le langage est atteint comme en fait foi l'exemple suivant:

Fais cavalière seule! ... [etc] (mur 7p, K)

L'apostrophe qui apparaît au début du graffiti initial y est sans doute pour beaucoup. Il reste que sur les cinquante-six murs répertoriés, trois seulement commencent par une obscénité et deux autres par un graffiti scatologique. Et encore produisent-ils - quant ils le font! - et à deux exceptions près<sup>17</sup> des noyaux très brefs (deux ou trois inscriptions). Même les sujets qui s'en rapprochent, le lesbianisme par exemple, sont traités de façon contestataire. Il s'agit ou bien de déclaration de principe-

Les seules femmes vraiment libérées Ce sont les lesbiennes!!! (mur 7g, A)

ou bien d'aveu que la graffiteure n'oserait probablement pas faire ouvertement: "Je suis lesbienne" (mur 15d, A) ou bien encore d'une réflexion de moraliste comme ce graffito, non dépourvu d'humour:

S'il y avait plus de femmes gaies il y aurait moins de femmes tristes (mur 7d, A)

Le graffito féminin n'est à peu près jamais l'occasion de rendez-vous: une seule demande et sa réponse, numéro de téléphone inclus. Nous avons là une preuve du peu d'intérêt que la graffiteure semble porter au discours simplement utilitaire ou ne décrivant que des fonctions physiologiques. Ce qui lui importe, c'est d'user de son droit de parole pour manifester sinon toujours ses idées sur la vie, l'amour, les relations entre les sexes, etc., du moins ses réactions à celles des autres. La guerre n'échappe pas non plus à ses prises de position sans suffire toutefois au macro-texte: le mur "politique" qui en traite sur cinq inscriptions, dévie en son milieu avec le graffito suivant, jussif et onto-aléthique:

A bas l'amour elle [sic] brime notre liberté (mur 16p, F).

Dévie-t-il vraiment? Le premier graffito parlait déjà de liberté et c'est cette liberté, plaque tournante entre deux sujets prétextes que revendiquent les différentes graffiteures. Lisons le second graffito, particulièrement explicite dans sa logique un peu simpliste:

P.S. Si les gens ne s'aiment pas—ils se détestent—et s'ils se détestent—ils font la guerre—où sera la liberté? (mur 16p, B)

Le rôle manifestaire du graffito féminin se révèle paradoxal. Alors que, compte tenu des contraintes sociales, chaque geste d'écrire sur le mur signifie pour la femme "je proclame" et que

le "je" du texte, condition *sine qua non* de l'énoncé performatif, donc de tout manifeste, double souvent cette proclamation, la graffiteure demeure anonyme. Le "je" du graffito - celui du hors-texte comme du texte - n'est qu'un "je" de mascarade, trait partagé d'ailleurs avec le "je" du graffiteur masculin. Une différence essentielle toutefois: celui-ci cherche moins à revendiquer et son geste, toléré depuis longtemps déjà, n'est pas forcément transgression. L'anonymat nécessaire à la *latrinalia* nous a été révélé par une inscription restée sans effet à cause justement d'une erreur de stratégie de la part de la graffiteure, soit un appel de signature:

Celles qui croient que les hommes doivent être à nos pieds pour les lècher, S.V.P. signez (on peut former un club) (mur 7p, G).

Erreur de stratégie ou sur-stratégie? Le "je" qui se dissimule ne peut donner son nom<sup>18</sup> et la graffiteure le sait qui cache le sien. Stratégie, cette inscription démasque le malaise fondamental de la *latrinalia* au féminin. Pourquoi le graffito des femmes doit-il se réfugier dans l'anonymat et l'intimité des toilettes quand il n'a, la plupart du temps, rien de honteux à dire, bien au contraire même. Lui faut-il à tout prix un espace d'écriture interdit? Une expérience tentée justement à l'Université de Montréal lors de la semaine des femmes le laisse croire: de grandes feuilles de papier ont été mises à leur disposition à l'étage des services du 3150 Jean Brillant. En vain. Peu ou pas d'inscription. Pourtant, au même moment se poursuivaient les macro-textes secrets...

La graffiteure fouille dans son sac et sort un stylo à encre rouge, noire ou bleue. Elle écrit en lettres minuscules ou grosses, fines ou épaisses, un slogan féministe, politique, une obscénité ou encore une boutade. Puis la graffiteure file en douce, non marquée, non entamée par son geste anonyme, abandonnant son message à la polémique. La graffiteure la remplace et devient captive du texte qui s'élabore. Sera-t-elle suffisam-



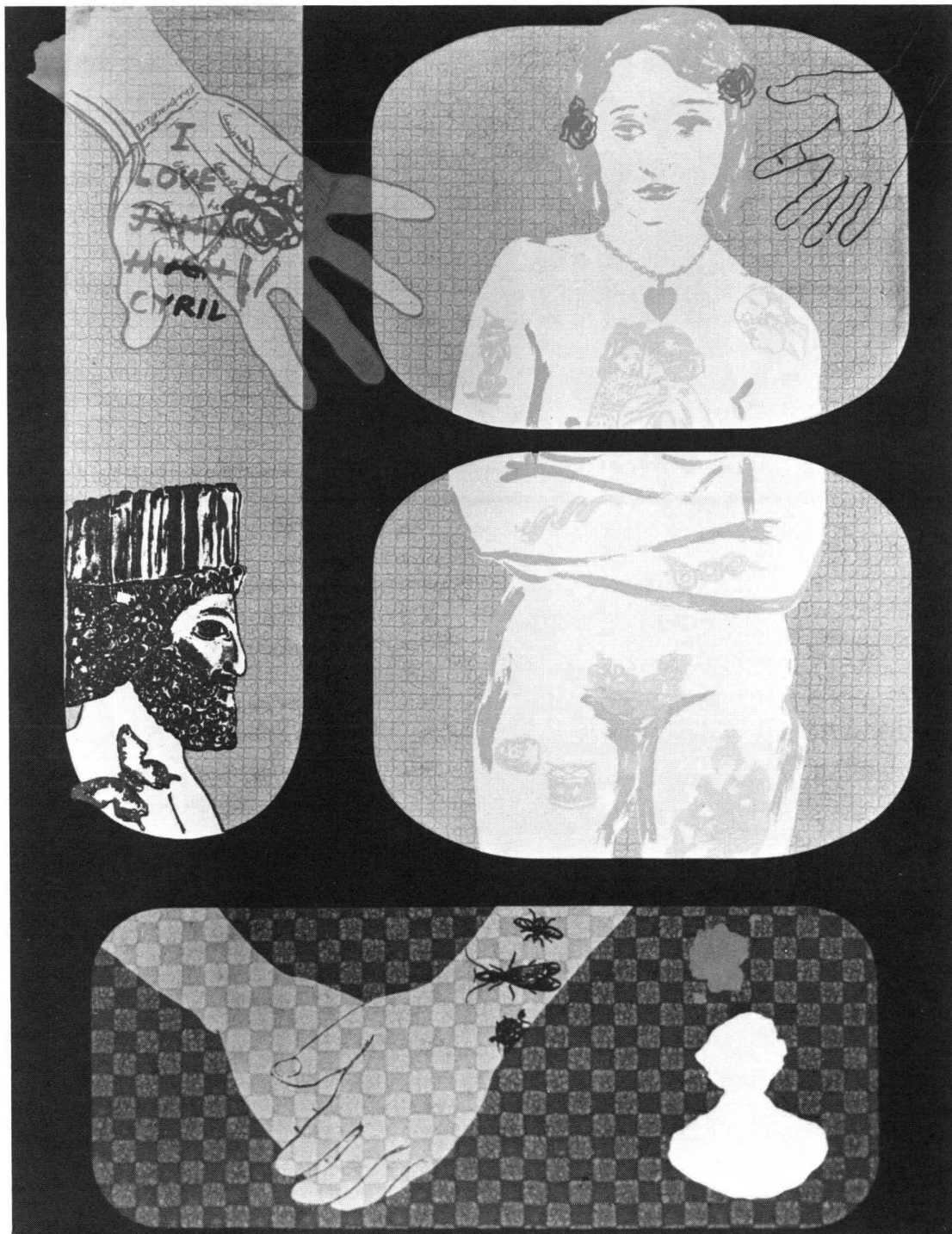
ment provoquée pour se faire à son tour graffiteuse? Validera-t-elle ou infirmera-t-elle les propos précédents? Souhaitera-t-elle plutôt y aller de son cru en inscrivant un graffito inattendu? Quoi qu'elle écrive, elle aura posé un geste manifestaire. Geste limité toutefois au privé et plus précisément au privé féminin. Serait-il que les femmes ne peuvent parler qu'entre elles?

Alors que le graffito masculin, expressif avant tout, peut se passer du graffiteur - exprimer ses fantasmes n'appelle pas nécessairement de réplique - celui des femmes parce qu'essentiellement politique, donc polémique, exige d'être lu et repris. Aussi sa place devrait-elle être ailleurs que dans un espace clos et à auditoire orienté; ailleurs surtout que dans un texte mobile et éphémère par définition. "Le privé est" peut-être "politique" mais au prix de quelles limites! Il est indiscutable que la *latrinalia* au féminin porte en soi les germes du véritable manifeste. Or celui-ci n'existe que public.

Au moment où nous terminons cette pré-recherche sur le graffito des femmes, pré-recherche qui s'inscrit dans une recherche plus large sur le manifeste, on ne nous en voudra pas de constater (pour le déplorer bien entendu) que plusieurs activités féminines fonctionnent comme la *latrinalia*, en deça des grands circuits de communication, par le choix souvent explicite d'un auditoire exclusivement féminin.

#### NOTES

1. "A graffito dialogue from a 'john' wall in Chapel Hill, North Carolina, circa 1972," in Ernest L. Abel and Barbara E. Buckley, *The hand Writing on the Wall*, Greenwood Press, Westport, Connecticut / London, England, p. 20.
2. Appellation qui renvoie aux manifestations sociales déclenchées par les étudiants au printemps 1968, en France, et qui ont ébranlé le système universitaire français.
3. *The Merry - Thought or, the Glass Window Bog-House Miscellany*, Londres, publication privée.
4. *Lexical Evidence from Folk Epigraphy in Western North America: A Glossarial Study of the Low Element in the English Vocabulary*, Paris, Olympic Press, 1935.
5. *The Common People of Pompéi*, Baltimore, John Hopkins Press, 1939, XIIp. and 113p.
6. "Here I Sit: A study of American Latrinalia," Reprint no 34, in *Kroeber Anthropological Society Papers*, printemps 1966, p. 92.
7. Harvey D. Lomas, "Graffiti: Some Observation and Speculation" in the *Psychoanalytic Review*, printemps 1973, vol. 60, no 1, p. 71-72.
8. Voir à ce sujet Ernest L. Abel et Barbara E. Buckley, "The Female Graffiti" in *op. cit.*, ch. 12, p. 133-138.
9. Nous empruntons cette expression à Alan Dundes, cité par Ernest L. Abel et Barbara E. Buckley, *op. cit.*, p. 16.
10. Nous nous appuyons sur les études à ce sujet, notre recherche ne pouvant se prétendre comparative, du moins à ce stade.
11. Il y aurait une distinction à faire entre ce type de censure et celle plus évidente d'effaçage avec le doigt ou autrement, et qui correspond à une sorte de degré zéro de graffito.
12. Notons que la graffiteuse dispose d'au plus deux, quelquefois trois murs porte incluse, l'un des murs au moins étant de briques, céramique etc.
13. Nous avons écrit un graffito qui fut rapidement lavé. Nous l'avons repris, comme suit: "On a essayé de me censurer en effaçant ce que j'avais écrit! Je le répète pour la dernière fois, j'espère... Eh! les filles, grouillez-vous. Le système patriarcal nous étouffe. Devenez féministe." Ce graffito s'attira, dans l'espace d'une semaine, cinq réponses - plusieurs aussi longues que lui - dont la plus intéressante est: "Si les hommes avaient des enfants, l'avortement serait un sacrement." (mur 5d, A).
14. L'une de nous deux, Jeanne Demers, a déjà exploré cette conception du texte dans un article récent signé conjointement avec Lise Gauvin: "Frontières du conte écrit: quelques loup-garous québécois," *Littérature*, no 45, février 1982, pp. 5-23.
15. Ce désir de briller - considéré comme conscient - est signalé par le docteur W.J. Gadpaille dans un article intitulé "Graffiti: its Psychodynamic Significance" (*Sexual Behavior*, no 2, Nov. 1971, p. 47).
16. Situation paradoxale si l'on pense que l'une des revendications féminines est le rejet du discours paternaliste.
17. Soit les murs 21 et 22 qui comportent respectivement 2/2 et 8/16 inscriptions obscènes. Ce n'est pas un hasard si le graffito du mur 22 cité en page 7, regrette que les filles imitent les garçons en tenant des propos obscènes. D'autre part, nous avons relevé un bon exemple de noyau bref sur le mur 3 dont le premier graffito dit: "aie pas peur de t'asseoir/su l'bol/c'est pas de même qu'on attrape/des morpions/." Il n'est suivi que d'une inscription du même type: "—poils vus en gros." C'est sur ce mur d'ailleurs que nous avons pu lire les graffiti cités plus haut "Canada Power.../Québec Flower...."
18. Des graffiti new-yorkais photographiés par Mervyn Kurlansky et Jon Naar et analysés par Norman Mailer dans un bouquin récent *Graffiti de New-York*, N.-Y., Alskog Inc./Praeger Publishers, 1974, non paginé - présentent comme unique contenu le pseudonyme du graffiteur. On ne peut toutefois considérer ce nom comme une signature puisque selon le témoignage même d'un des graffiteurs, écrire un graffito, c'est "défonc/er/le mur." Ceci dit notre corpus comporte trois signatures (fictives?): le "Anne B." déjà signalé et deux autres reliées à un rendez-vous gai.



*TATTOOED LADY*, Sarah Gersovitz, silk-screen 30" x 22 1/2," 1975